les amis du **MUSÉE D'ART** et **D'INDUSTRIE** de Saint-Étienne

LE BULLETIN DES AMIS

Octobre 2022

N° 31

Passementiers
Les magiciens des rubans au musée

P.8





Nicolas Faure
Président des Amis du Musée d'Art et d'Industrie

L'un des objets de l'association est de favoriser et de développer les échanges entre le Musée et les milieux professionnels concernés par ses collections. La filière textile est déjà très présente et participe activement par des dons et des contributions lors d'expositions temporaires.

La mécanique, technologie transversale aux 3 collections permanentes, doit trouver toute sa place au sein du pôle muséal.

Nous avons donc invité le réseau MECALOIRE à venir visiter le musée, entendre Marie-Caroline Janand expliquer le Projet Scientifique et Culturel du pôle muséal dans lequel la mécanique a une place toute particulière.



Le club MECALOIRE au musée

*Dans ce numéro vous découvrirez aussi les « **magiciens** » du ruban, nos passementiers bénévoles qui depuis bientôt 40 ans concourent à la connaissance de l'histoire industrielle de notre ville et à l'animation du musée. Qu'ils en soient remerciés.*

Une exposition pour deux musées…



Marie-Caroline Janand
Directrice du pôle muséal
Musée d'Art et d'Industrie et
Couriot-Musée de la Mine

Les deux musées de la Ville de Saint-Étienne, Couriot - Musée de la Mine et le Musée d'Art et d'Industrie sont associés depuis un an dans un même programme stratégique, obligatoire pour les musées de France : le Projet Scientifique et Culturel (PSC).

Si la mise en œuvre de ces orientations est très concrète pour les équipes des deux institutions stéphanoises, cela peut sembler lointain, voire même abstrait pour le public. L'exposition **Saint-Étienne 1780-1856, r/évolutions** est la matérialisation directe du chemin commun sur lequel s'engagent Couriot - Musée de la Mine et le Musée d'Art et d'Industrie, et c'est l'histoire de la première Révolution industrielle dont Saint-Étienne est la ville emblématique qui les rassemble.

Ce rapprochement ne lisse pas pour autant leurs particularités et chaque institution a ses propres objectifs qui, pour le Musée d'Art et d'Industrie, passent par un renouvellement de l'accrochage des collections permanentes et de la scénographie de certains espaces. Après la salle introductive numérique et l'accueil, la rénovation portera en 2023 sur les salles textiles afin de proposer un niveau entièrement rénové. Les espaces textiles seront fermés quelques semaines pour mieux accueillir le public dans des volumes et avec des objets nouveaux. L'occasion aussi d'assurer un suivi en profondeur des métiers en collaboration avec les passementiers.

Si des objets vont rejoindre les réserves pour des raisons de conservation après plus de vingt ans de présentation, comme le coq des veloutiers, repenser les salles permettra de retrouver de très beaux objets d'art décoratifs, mais aussi de mettre en valeur les acquisitions récentes, dont certaines sont… des dons de l'association des amis du musée !

Exposition temporaire

Saint-Étienne 1780-1856, r/évolutions

21 octobre 2022 – 11 juin 2023
Couriot Musée de la Mine
Musée d'Art et d'Industrie

Deux musées pour découvrir en une exposition la première Révolution industrielle

Les deux musées de la Ville de Saint-Étienne, Couriot - Musée de la Mine et le Musée d'Art et d'Industrie, présentent chacun deux faces complémentaires pour saisir l'ensemble de la période de la première révolution industrielle. À partir du 21 octobre, ces deux institutions phares du territoire présenteront une exposition conjointe pour découvrir et mettre en évidence son importance tant au niveau local que national : Saint-Étienne 1780-1856, r/évolutions.

Entre 1780 et 1856, la France vit dans un climat d'instabilité qui voit la fin de l'Ancien Régime, la Révolution française, le Premier Empire, la Restauration, la révolution de 1830, la révolution de 1848, l'institution du Second Empire. Malgré cette instabilité constante, l'exposition montre que la Nation va s'engager dans une série de mutations entre un « avant » (fin de l'Ancien Régime/Révolution/Empire) et un « après » (Restauration au tout début du Second Empire).

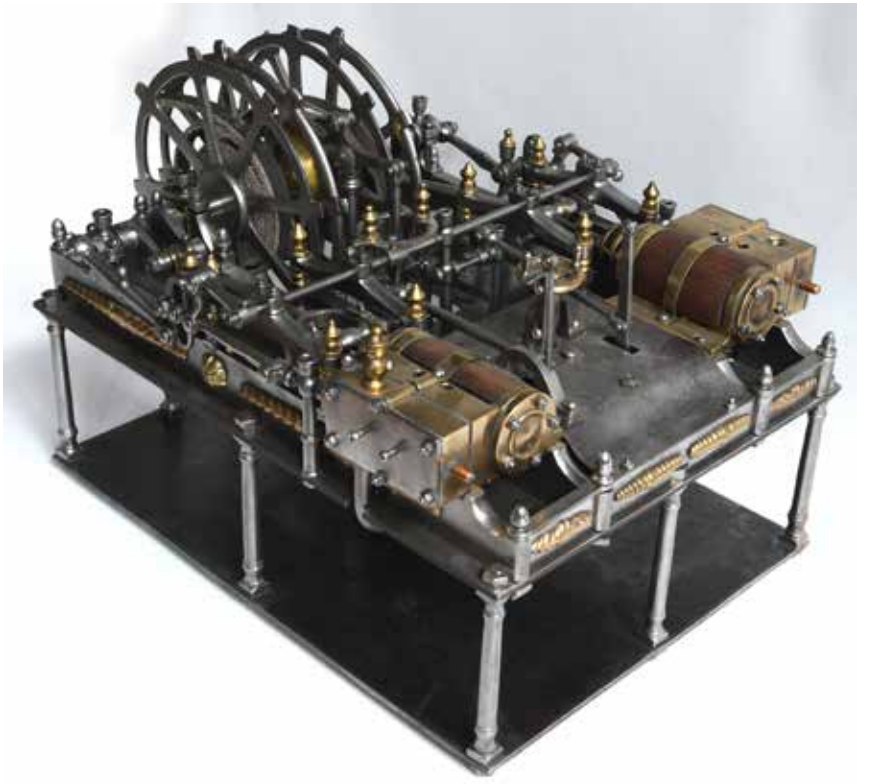
L'exposition met en évidence les permanences comme les nouveautés, moins comme une révolution que comme un ensemble de faits qui installent des r/évolutions.

« Saint-Etienne, far-west français ! »

Traitant chacun trois thématiques, les deux musées racontent comment la ville de Saint-Étienne est à cette période le lieu de tous les possibles. Véritable far-west français, le territoire est le creuset de cette mutation qui va faire entrer la France dans la modernité.

En se déplaçant sur les deux sites, le public pourra appréhender cette période historique grâce à des cartographies évolutives immersives ainsi qu'une chronologie à plusieurs échelles (mondiale, nationale, locale, individuelle), qui repositionneront dans l'histoire du territoire et de la nation les événements évoqués dans les textes et par les objets.

Modèles réduits de machines à vapeur, tableaux de fleurs et portraits, médailles, échantillons techniques, maquettes de locomotives, objets du quotidien et énormes blocs de charbon sortent des réserves pour la première fois. A cela s'ajoutent de nombreux prêts de particuliers et d'institutions pour plonger le visiteur dans l'époque.



Modèle réduit de machine à vapeur visible à Couriot-Musée de la Mine

L'objet du musée

Un tableau de la plaine du Treuil



Vue prise du Petit Treuil près de Saint-Étienne
Claude Soulary (1792-1870), vers 1853. Huile sur toile, 152 cm x 217 cm. Musée d'Art et d'Industrie, inv. 43.4.437
droits : Musée d'Art et d'Industrie de Saint-Étienne

Claude Soulary a suivi les cours de l'École des Beaux-Arts de Lyon avant d'entrer dans des ateliers de peintres parisiens comme Anne-Louis Girodet (1767-1824) et Antoine-Jean Gros (1771-1835). Son œuvre a été influencée par le mouvement romantique, mais il s'est également intéressé à la peinture historique. Il est nommé en 1837 directeur de l'école de dessin de Saint-Étienne.

Ce tableau représente une vue idéalisée de la plaine du Treuil, au nord de la ville de Saint-Étienne, aujourd'hui quartier de la Manufacture/Bergson. Il permet d'illustrer plusieurs thématiques liées à l'histoire de Saint-Etienne. Un convoi de bennes sur rail est tiré par des chevaux se dirigeant vers la Terrasse, en traversant le Furan sur un pont.

Cette toile est un témoignage du premier chemin de fer à traction animale, destiné au transport du charbon. Alimenter les industries parisiennes en houille est un enjeu majeur pour l'État, comme transporter la production hors du bassin stéphanois pour les compagnies minières. L'ingénieur des mines et entrepreneur Louis-Antoine Beaunier (1779-1835) lève des capitaux pour construire et exploiter sur le modèle anglais la première ligne de chemin de fer en Europe continentale. Elle relie Saint-Étienne à Andrézieux dans le cadre d'une concession royale délivrée le 26 février 1823. L'exploitation débute en 1827. Jusqu'en 1844 les chevaux assurent la traction des « wagons ». La ligne est réservée au transport de marchandises jusqu'en 1832 : houille, coke, acier à la descente ; sable, pierre à chaux et bois à la remonte. Malgré la lenteur du transport, la casse, les accidents et les actes de malveillance, la Compagnie du chemin de fer de Saint-Étienne à la Loire est active jusqu'en 1853.

A gauche du hameau de la plaine du Treuil, des militaires font des manœuvres, vêtus de couleurs vives et évoluant en formation massive. C'est sur ce site, à un emplacement stratégique entre la route de Roanne, la voie de chemin de fer et le Furan que l'État décide d'implanter, en 1862, une nouvelle manufacture d'armes de guerre. La Manufacture d'Armes de Saint-Étienne conçue comme une « usine d'armes moderne » est inaugurée en 1866. C'est à ce titre que la toile est aujourd'hui exposée dans les salles d'armes du Musée d'Art et d'Industrie.



J'ai rencontré pour vous...

Les métiers du musée



Sylvain Bois,
Responsable de l'unité scientifique et des collections du Pôle Muséal de Saint-Etienne

?????

Ce poste correspond à la réorganisation et au rapprochement des deux musées de Saint-Etienne sous la direction unique de Marie-Caroline Janand.

Pouvez-vous préciser cette mission ?

Ce service comprend 10 agents : 7 chargés de collection, un documentaliste, un assistant iconothèque, un assistant technique de collections. Les missions de l'unité sont : conserver, étudier, gérer, enrichir et valoriser les collections des deux musées.

Que contient chacune de ces missions ?

Conserver, c'est veiller au bon état des œuvres, qu'elles soient exposées au musée ou stockées dans les réserves extérieures, et ce, pour les présenter au public, pour sa connaissance, son éducation, son plaisir. Cela implique de veiller à ce que les collections soient soumises à des conditions d'humidité, de température, de lumière constantes et adaptées à la nature des matériaux. C'est repérer les collections en mauvais état et, le cas échéant, les confier à des professionnels spécialisés pour les restaurer.

Etudier, c'est documenter, renseigner les collections, les décrire, les désigner précisément et les dater, en déterminer l'auteur ou le fabricant. C'est ainsi recueillir de la documentation, des catalogues, de la publicité, des notices d'utilisation, des revues, etc. Les musées conservent les fonds patrimoniaux et scientifiques importants et rares. 4 chargés de collection sont spécialisés dans les domaines de la mine, des cycles, des rubans et des armes ; on a maintenant 3 chargés de collection transversaux pour les collections photographiques, d'art, d'art décoratif, des objets scientifiques ou de laboratoire des deux musées.

Gérer, consiste à faire l'inventaire des collections nouvelles, à assurer le recolement des collections anciennes qui peuvent être dans les musées depuis l'origine (1833 pour le MAI). Cette opération d'envergure doit avoir lieu tous les 10 ans : vérifier la localisation de l'objet et son état. Nous gérons toutes ces collections avec l'aide d'une base de données numériques (micro-musée) qui comprend actuellement 37 545 notices d'inventaire, par unité ou par lot d'objets. Si l'on ne peut pas localiser un objet, nous devons faire une déclaration de vol à la police. Gérer c'est aussi prêter des collections demandées par un autre musée, français ou étranger, s'assurer de leur bon état à leur retour.

Enrichir, c'est faire l'acquisition de nouvelles collections, soit à titre gratuit – don – soit à titre onéreux. Ainsi, en 2022, nous avons acquis en vente aux enchères, chez Drouot, le 2 avril dernier, 3 affiches publicitaires de cycle (entre 1890 et 1900), un catalogue Auto-Moto (1910), un album photographique de l'Union Vélocipédique de France (1897), de revues rares de Vélocipédie (1903).

Vos associations d'amis - mine et MAI - sur leurs fonds propres constitués par leurs cotisations ou par le mécénat, ont acquis des objets en 2022 dont elles ont fait la dévolution aux musées.

Avant de faire l'acquisition des œuvres, nous devons les présenter à la Commission Scientifique Auvergne – Rhône-Alpes des Musées de France en constituant un dossier de présentation de l'objet justifiant son entrée dans les musées de Saint-Etienne. En cas de ventes aux enchères, on sollicite en urgence une délégation permanente par mail. La Commission rend un avis favorable et suite à cet avis, le musée prépare la délibération du conseil municipal qui autorise le Maire à procéder aux acquisitions, engager le règlement et récupérer les œuvres.

Nos missions sont à la fois historiques, scientifiques, techniques liées à la manipulation des œuvres, et

administratives puisque tous ces objets deviennent des collections de la Ville et des Musées de France.

Enfin, **valoriser**, consiste à concevoir et réaliser des expositions temporaires ainsi que leurs catalogues. Personnellement, j'assure une mission de Commissaire Général en alternance avec la Directrice des musées ; les chargés de collections sont sollicités pour une mission de commissaire scientifique. En fonction du thème de l'exposition, nous commençons par repérer et sélectionner des œuvres, demandons des prêts auprès d'autres musées ou de particuliers. Nous concevons un parcours d'exposition, travaillons avec un scénographe pour la conception et la réalisation de l'exposition. Un tel projet mobilise toutes les équipes des musées : administratives, techniques, médiation, accueil et surveillance pour la sécurité.

Je considère que les ? ? ? ? du début de cet entretien n'étaient pas inutiles, car chacun de vos propos contenait une approche très particulière de votre métier, sans doute difficile, mais passionnant. Toute cette activité, hors la vue des visiteurs, sollicite une équipe compétente, et nous amène à visiter le musée de toute autre manière et avec une attention plus éclairée.

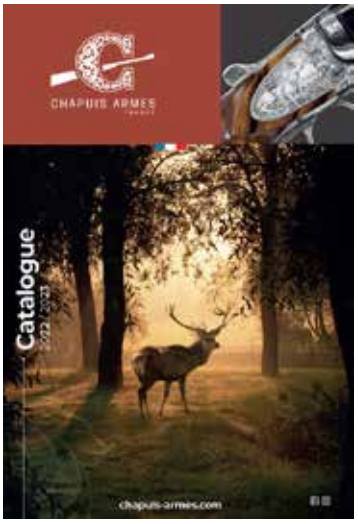
Avec tous nos remerciements, Monsieur Bois, pour cette rencontre attachante.

Jean-Pierre DUHAMEL

Chapuis Armes : une réussite « Express »

Ils sont rares, les armuriers français qui portent les couleurs tricolores au-delà des frontières de l'Hexagone. À Saint-Bonnet-le-Château, Chapuis Armes manufacture des objets de convoitise depuis trois générations. Des objets pour lesquels les succès se superposent et se juxtaposent.

C'est vers la fin du XIX[e] siècle que l'on retrouve la première génération de Chapuis à travailler pour la fabrication d'armes s'inscrivant ainsi dans l'émergence du travail des armuriers et des serruriers de la région de Saint-Bonnet-le-Château, à l'image de leur cousin germain, Louis Montcoudiol déjà établi à cette époque comme armurier dans un village alentour.

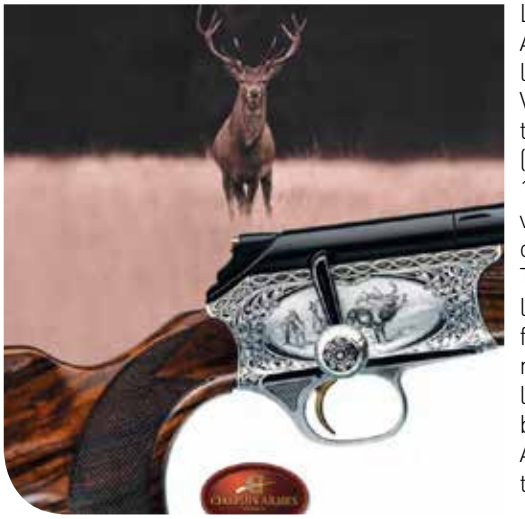


Jean Louis Chapuis, né en juillet 1899, est le premier du nom à créer son propre atelier. Réquisitionnés par la Manufacture nationale d'armes de Saint-Etienne durant la guerre, les armuriers seront sans travail durant la période de 1940 à 1945. Jean Louis Chapuis profite alors de cette période creuse pour se faire la main au montage de quelques armes complètes. Le premier fusil éprouvé par Chapuis date de 1951. C'est alors que ses fils le rejoignent à l'atelier et, aux côtés de six compagnons armuriers, ils se mettent à fabriquer quelques armes complètes tout en continuant à basculer pour des fabricants stéphanois.

Constatant que les armuriers de Saint-Bonnet-le-Château faisaient la partie la plus difficile et la moins bien payée du travail, les Chapuis envisagent alors de développer leurs propres fusils. Ils s'associent avec un certain M. Moine, représentant en plomb, qui se propose d'assurer la prospection commerciale auprès des nombreux armuriers détaillants de l'époque. La production passe rapidement de quelque 150 fusils par an à 700. L'entreprise s'étant bien développée, l'idée de s'affranchir totalement de la sous-traitance est née.

C'est en 1957 qu'ils rachètent un premier atelier stéphanois avec toutes ses machines à bois. Cette acquisition leur permettra de réaliser l'intégralité des crosses. L'année suivante, c'est la canonnerie Claude Breuil à Saint-Etienne qui rentrera à son tour dans le giron des Chapuis. Puis deux ans plus tard, c'est le rachat de la marque Odegaard, un armurier stéphanois qui fabriquait un superposé très fin nécessitant une grande précision de réalisation.

Poursuivant leur recherche d'autonomie, les Établissements Chapuis rachètent en 1968 un autre de leurs fournisseurs : Chataing-Durand, qui réalise la mécanisation des bascules dans une petite usine située également à Saint-Bonnet-le-Château. Chapuis maitrise à présent l'ensemble de la chaîne de fabrication.



La carabine Rols, copyright Chapuis

Au début des années 1970, un superposé avec clef de verrouillage au pontet semblable au fusil IDEAL de Manufrance fait son entrée dans la gamme. C'est le Super Europ, vendu à plusieurs milliers d'exemplaires. Sa production est complexe et il faut profiter de la manne du marché nord-africain. Un deuxième modèle juxtaposé, entièrement mécanisé avec fermeture à crochet, est alors lancé en 1974 : le Progress.

Ce fusil marquera un tournant dans les productions des Établissements Chapuis, car il disposera de toutes les qualités nécessaires pour en faire une carabine double express. Les Établissements Chapuis se lancent alors dans une nouvelle aventure, celle de la carabine double express dont le premier modèle sortira en 1975 ; le double express Progress.

Au début des années 80, les Établissements Chapuis décident de racheter la société Gaucher.

En 1988, une nouvelle usine de 3000 m^2 est organisée autour du tunnel de tir de 50 et 100 m. Chapuis Armes s'installe dans ses nouveaux locaux en janvier 1990. Un nouvel élan vient d'être insufflé à la société qui rationalise sa production autour d'un atelier mécanique utilisant désormais des machines à commandes numériques modernes et performantes, ainsi qu'un atelier de montage placé sous le même toit.

L'atelier artisanal de Chapuis Armes est créé en 1994, sous la gérance de David Chapuis. Vient ensuite la Manufacture d'Armes de Tir Chapuis (MATCH), qui sera créée en 1998, suite au rachat de l'activité armes de poing et de tir de MANURHIN à Mulhouse. Tout le fonds de commerce et l'outil de production dédié à la fabrication des revolvers seront rapatriés à Saint-Bonnet-le-Château dans un second bâtiment de 3000 m^2. Chapuis Armes renoue avec la fabrication de canons.

René Chapuis prend sa retraite fin 2004, laissant la direction de Chapuis Armes à ses fils Vincent, et David. De nombreux investissements vont être réalisés, comme l'intégration d'une toute nouvelle technologie de gravure laser permettant à tous les modèles d'être repensés et redessinés pour offrir dès les 1ers fusils de la gamme, une qualité de réalisation et une précision du détail, proche des prestigieux modèles entièrement gravés à la main. Puis ce fut un nouveau centre d'usinage Mikron 5 axes à grande vitesse qui permet au bureau d'étude de proposer dès les premiers modèles de la gamme, des bascules aux formes nouvelles. Cette modernité prend place, tandis que Chapuis Armes entre dans le cercle fermé des Entreprises du Patrimoine Vivant en 2012.

En mars 2017, c'est l'arrivée de la carabine à rechargement linéaire baptisée ROLS. Cette nouvelle carabine fera entrer Chapuis Armes dans une nouvelle ère, lui permettant de partir à la conquête de nombreux marchés exports, mais aussi de se repositionner sur le marché français. Une conquête qui s'appuiera désormais sur la puissance de la holding Beretta, le géant italien qui n'a pas manqué de repérer l'intérêt du petit Poucet français **puisqu'en avril 2019 Beretta prend une participation majoritaire dans le capital de la société.**

Chapuis Armes dispose ainsi d'une opportunité inédite qui va lui permettre de s'ouvrir au monde en distribuant l'ensemble de son catalogue à toutes les filiales de vente du Groupe Beretta qui se partage entre elles les principaux marchés internationaux.

Chapuis Armes rejoint le groupe des entreprises partenaires des Amis du MAI.



Le Progress, copyright Chapuis

Interview

L'aventure des passementiers au musée racontée par Nadine Besse

Voici plus de 40 ans que des passementiers bénévoles délivrent leurs savoir-faire au profit du musée, de l'équipe de médiation et surtout du public ! Nadine Besse, conservatrice du musée de 1981 à 2017 nous raconte cette aventure unique. Et Françoise Perrier, démonstratrice textile du musée, au moment où elle part en retraite nous narre ces 20 années de vie avec les passementiers et les publics.

Nadine Besse, racontez-nous cette aventure avec les passementiers

J'ai connu les premiers passementiers en 1979 au cours de mes études en anthropologie du travail. Ce furent les premiers bénévoles du musée dès 1981 quand j'ai réalisé la collecte de l'atelier du Joseph Faure à Planfoy et parallèlement la tentative de collecte chez Balouzet - Brossy qui finissait rue André Malraux.

Démontage et remontage en 1982 de l'atelier de Planfoy : Guy Scherrer, Patrick Besse, Jean Nayme, Antoine Georjon de la rue Franklin, Etienne Tissot même rue, et surtout Paul Jourjon, travaillant à Panissières. De Brossy j'ai récupéré « La Demoiselle », Francine Jacquemond rencontrée sur place, qui avait été échantillonneuse chez Staron, puis Brossy, et désormais au chômage. Ce petit groupe m'a initiée à toutes les subtilités du métier et notamment à l'art de démonter, marquer les réglages et remonter les métiers Jacquard.



Jean Tardy en peine démonstration

Vous vouliez que ces beaux métiers à tisser ne partent pas au feu !

C'est donc d'abord dans la sauvegarde de machines que ces bénévoles m'ont aidée, et ensuite pour les démonstrations. Pour le démontage et remontage des machines de lisage, c'est le patron retraité de Giraudon - Houlès, Georges Tillon qui a relevé ses manches et Guy Scherrer a été embauché pour faire les démonstrations. J'ai embauché aussi Francine Jacquemond en vacations. Francine a beaucoup travaillé à la remise au propre et au récollement des livres d'échantillons du musée. J'ai pris aussi sa sœur Thérèse Geindre en vacations pendant plusieurs années jusqu'à la réouverture du musée après travaux de rénovation.

Vous avez tout de suite organisé les démonstrations de tissage ?

Les démonstrations de tissage et la discussion directe des passementiers avec le public me paraissaient essentiels ; car outre le patrimoine que représentaient machines et rubans, le plus extraordinaire pour le public était de rencontrer d'authentiques passementiers qui parlaient de leur vie, de leur profession, de son organisation, des articles, etc.

Au-delà, ils retrouvaient un groupe d'amis avec qui ils pouvaient évoquer tout cela. Ces échanges contribuaient à garder **la mémoire vivante**, s'opposaient joyeusement à l'oubli et apportaient des contacts heureux aux ouvriers qui avaient souffert de l'isolement dans leur atelier et parfois de l'indifférence de certains patrons qui les dévalorisaient en pleine crise des années 80.

Ils reprenaient confiance en eux, car les publics les trouvaient géniaux et le leur disaient !

C'est à la réouverture de 2001 que j'ai embauché Françoise Perrier pour encadrer cette vie de groupe et réaliser des démonstrations en leur absence.

Quelle forme de reconnaissance ont-ils eue ?

La médaille d'or de la Ville leur fut décernée par François Dubanchet, maire de l'époque.

Gérard Valour était aussi du nombre les dimanches, car il travaillait encore comme enseignant au lycée professionnel. Jean-François Calemard était là, aidé par Marie-Thérèse Poinas de la rue Malescourt pour mettre en route les métiers à tresses.

La restauration de ces machines était un véritable défi ?



Jean-François Calemard

Dans une autre salle était présenté aussi « Le petit musée de fabrique » avec les modèles réduits de métiers à ruban et velours. Plusieurs bénévoles avaient restauré ces modèles, dont certains en très mauvais état.



Gérard Valour

Pour ces restaurations « hors la loi », car il aurait fallu convoquer des restaurateurs agréés, j'avais reçu l'accord et une subvention de la Direction des Musées de France ! Notre musée fut aussi le premier en France à être autorisé à faire marcher les machines de collection, car nous avions collecté toutes les pièces de rechange. Les Lyonnais et le CIETA (Centre International d'Etude des Textiles Anciens dont le siège est à Lyon) ne manquaient pas de nous rendre visite après avoir vu pour la soierie le Musée des Canuts à la Croix Rousse.

D'autres musées de société ont suivi l'exemple par la suite, mais bien plus tard et rares sont ceux qui ont conservé des bénévoles. Chez nous ils étaient respectés et chouchoutés, avec une entière liberté de parole.

D'autres passementiers ou techniciens avaient entretemps été mis à la retraite et Paul qui venait de Thuasne apprit à Jean Nayme à faire marcher les métiers sans navettes. Jean Nayme et René Freycon formaient un duo inséparable. La grande salle des métiers avait été refaite avec une mezzanine et certaines machines sorties de réserve remontées, ou bien comme le métier velours retenu depuis dix ans, démonté de l'atelier de Fontanès et remonté par Louis Guyot et son neveu Antoine Thélisson. Tous deux ont assuré entretien et de nombreuses démonstrations pendant des années.

Au fil du temps de nouveaux membres de ce que j'appelais l'Académie des Passementiers se sont joints à nous par cooptation : Joseph Jourjon, l'ancien gareur de Houlès, Jean Jourjon, dit Jeanjou et Michel Freycon de Planfoy. Les passementiers de Saint-Etienne avaient disparu, et après Planfoy, il fallut trouver ceux d'Aveizieux qui furent très dévoués eux aussi d'autant qu'ils venaient de plus loin. C'est ainsi qu'Antoine Ragey, Fernand Viricel, André Jay, Marcel Perbet, et les 4 frères Tisseur : Michel, Jean, Bernard et Pierre entrèrent dans le groupe.

Beaucoup ont malheureusement disparu, les épouses nous suivant encore quelque temps.



« L'Académie des Passementiers »
En réalité, cette « Académie des Passementiers » était constituée de tisseurs à domicile bien sûr, mais également de mécaniciens-régleurs (Jacques Montagnon), de fabricant de machines pour le textile (Jean-François Calemard), d'enseignant du tissage (Gérard Valour), de chef de fabrication (Jean Tardy chez Giron Frères), de metteur en carte – liseur (Maurice Pivot), ou de fabricant de peignes (Michel Burdier).
Notre association a dès sa création en 1975 aidé au financement du matériel, des matières, et à l'indemnisation des passementiers pour leurs déplacements.

Interview

20 ans au service du public avec les passementiers Françoise Perrier tire sa révérence

Françoise, vous avez appris dès votre plus jeune âge le métier de tisseuse dans l'atelier de passementerie de vos parents à Jonzieux ?

Les parents étaient passementiers à Jonzieux. Quand j'étais petite, ça faisait beaucoup trop de bruit pour que j'y aille. Je n'y allais que lorsque mon père me disait ; « Dis, mon petit, t'as fini tes devoirs ? » Forcément pour mon père, j'avais tout fini ! Et du coup bien souvent les samedis ou dimanche matin, on allait piquer les peignes, je l'aidais ; mais c'était pour passer du temps avec mon père.

« Avec des cartons troués, mon père faisait des roses ! »

Ce qui m'intéressait, c'était quand je voyais mon père arriver avec un nouveau chargement complet, les cartons, les billots, les peignes, les cônes de couleur pour la trame. Je savais que quelques jours après, il me dirait de passer à la fabrique pour me donner un petit ruban rose, vert, jaune, bleu où il y avait une fleur, un papillon ; c'était un génie mon père quand j'étais petite : avec des cartons tout troués, il arrivait à faire des roses de toutes les couleurs ; c'est pas magique, ça ?

Et ça fait son petit bonhomme de chemin. Après il y a eu une crise, et 4 gamins à la maison. J'ai fait comme tout le monde, je suis allé au boulot, j'ai commencé à travailler chez JSD à Jonzieux qui tissait des étiquettes, tout en suivant des cours par correspondance, du soir : dactylo, secrétariat, comptabilité, mais il y avait toujours un petit peu cette influence qui m'emmenait vers **la magie de la création d'échantillons.**

Racontez-nous votre arrivée au musée...

A 38 ans je suis licenciée, après 20 ans dans le textile ; je me dis : « OK tu retournes à l'école. » Et je fais une formation aux logiciels, Word, Excel, compta et paie, des cours à l'école de commerce pour créer son entreprise. Je cherchais du boulot parallèlement. Un de mes amis me dit : « Envoie un courrier à la ville de Saint-Etienne, tu verras bien. » Et le musée m'a embauché parce qu'il cherchait quelqu'un pour faire la régie de recettes et quelqu'un pour faire fonctionner les métiers à tisser et donner des explications au public, ce qu'on appelle aujourd'hui, faire de la médiation ; avec ma formation compta et ma formation de tisseuse, je correspondais à ces 2 besoins du musée.



Je suis arrivée le 24 décembre 2001, juste après sa réouverture le 8 décembre. C'était très anxiogène : passer du privé textile pour basculer dans le public, j'avoue que ce n'est pas du tout le même fonctionnement, ce sont 2 galaxies différentes !

Le premier jeudi suivant mon arrivée, je me suis présentée au groupe de passementiers. Et Joseph Jourjon me dit : « Tu ne serais pas la petite de Paul Bonnefoy ? » alors là, tapie rouge ! On a passé des moments exceptionnels, hors norme, que je pense pas grand monde n'a pu vivre dans sa vie professionnelle.

« J'ai pu témoigner sans censure »

J'ai trouvé toute ma place avec les passementiers, c'était chouette : il y a une proximité, une entraide, une bienveillance mutuelle et on pense à tous ceux qui ne sont plus là : Louis Guyot, c'était exceptionnel, Jacques Montagnon, c'était exceptionnel, que ce soit Paul, Régine, Jeanjou, Marcel, c'était exceptionnel !

J'avais la chance de tout faire dans mon expérience précédente : piquer les peignes, tordre, tisser, faire les expéditions, prendre les commandes, changer

les cartons, faire les expéditions. La rigueur, elle te tombe dessus, mon premier ruban était pour Yves Saint-Laurent. Cette rigueur, ça m'a bien servi tant pour la régie de recettes que pour les métiers du musée avec les passementiers.

En fait, c'était un challenge de « témoigner » d'un tel savoir-faire au public du musée ?

J'aime les gens. J'aime le contact, j'ai la disposition pour témoigner de la vie de ces passementiers, j'ai eu la chance de pouvoir dire ce que j'avais à dire dans ce témoignage sans censure.

Vous avez joué un rôle fondamental pour nourrir cet esprit d'équipe entre le musée et les passementiers.

Prendre le temps de partager, de s'accueillir : c'est la base du respect. Les passementiers ne se forcent pas, c'est spontané, c'est une authenticité. Et le public nous renvoie une forme de reconnaissance : et si parfois en entreprise on ne vous dit pas que c'est bien ce que vous faites, là les gens nous le disent et nous donne cette reconnaissance énorme. C'est divin.

Quel est le public que vous avez le plus apprécié ?

Le public a pas mal changé ces 2 dernières années. Est-ce dû au Covid ? On a beaucoup moins de petits vieux. Par contre, on a beaucoup plus de couples 35/50 ans qui viennent avec leurs enfants. C'est vraiment nouveau ! Et ils aiment partager avec leurs enfants : ça fait du bien !

« C'est du bonheur »

Ce qui est excellent ce sont les enfants qui amènent leurs parents parce que leurs enfants sont venus dans le cadre scolaire faire un atelier qu'ils ont adoré.

Les ados, quand on leur explique l'histoire du carton jacquard ancêtre de l'ordinateur, ils disent : « mais qu'est-ce qu'elle raconte ? » et on les accroche.

Le meilleur c'est quand il y a des visites guidées avec les petits et quand on met en route le métier à tisser, et les gosses alors ont une frimousse et des yeux émerveillés, émoustillés : c'est du bonheur !

20 ans au musée, ça ne s'oublie pas ?

Les visiteurs me disent : « Avec vous ce n'est pas pareil qu'avec un médiateur ». Pourtant, on dit les mêmes choses, mais ce n'est pas perçu pareil. Et moi, dans cette salle des métiers, je ne me sentais pas au boulot ! C'est sans doute cela que perçoit le public.



Cette passion des passementiers, elle est tirée de leur vécu ?

Je dirais les choses autrement : la passion, elle ne vient pas tout de suite : quand tu fais 15h par jour, 6 jours sur 7 et pour de faibles revenus, la passion tu te dis OK, mais il y a des moments... mais ici au musée, tisser devant les visiteurs sans la contrainte de la production, c'est du pain béni. La reconnaissance du public est tellement forte, ça nous nourrit.

La passion, elle s'est construite pendant toute sa carrière, tous ces rubans tissés, cette magie des couleurs, de la qualité, de savoir que ces rubans vont être portés, aimés, et vont émouvoir. Et au musée, cette passion, elle est surmultipliée avec la reconnaissance que nous donne le public.

« Il faut avoir la reconnaissance de nos anciens »

Dans ce métier, il y a cette recherche de l'excellence, que l'on retrouve dans tous les secteurs industriels à Saint-Etienne,

C'est génétique à Sainté et sa région. Si on était la première ville industrielle au XIX^{e} ce n'est pas pour rien ! Ce n'est pas venu en claquant des doigts. Il faut toujours avoir la reconnaissance de nos anciens.

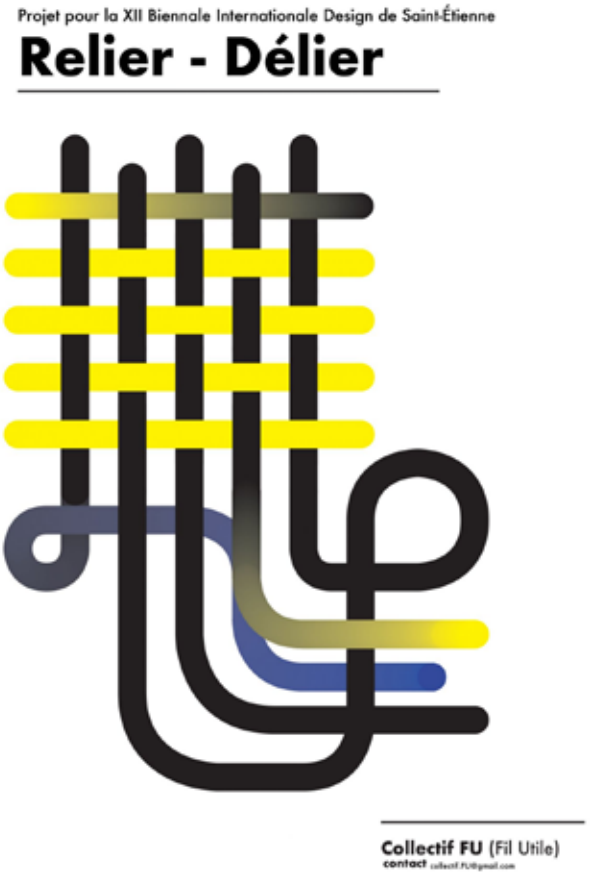
Le musée, ce n'est pas seulement la transmission d'une mémoire, c'est effectivement l'ancrage dans le présent.

On entend « Il n'y a plus de tissage à Sainté, c'est catastrophique ! » Ben non, il y a des entreprises avec chacune sa spécificité, sa particularité : le textile médical, le textile technique, le textile pour le luxe ; les gens ne font pas le lien avec le passé de la rubanerie. **Et ce lien avec le présent, il faut savoir le montrer.**

COLLECTIF FU

Quand des artistes textiles se mettent en lien avec l'histoire de notre région et créent le collectif FU Fil Utile.

4 artistes du collectif intègrent le conseil d'administration des Amis du musée.



Le Collectif FU Fil Utile est fondé en 2020 à Saint-Etienne. Il est le fruit d'une initiative croisée de plusieurs figures de la filière textile engagées et animées par l'idée de favoriser du lien entre les pratiques ainsi que par l'envie de sortir de l'isolement des ateliers. Ensemble, elles et ils souhaitent développer des synergies afin de créer un réseau d'hommes et de femmes de métier, dans le but de valoriser une filière textile en constante métamorphose, riche de sens, tournée vers de nouveaux enjeux, et sensible aux choix essentiels à faire pour le futur.

En effet, l'héritage d'une longue tradition textile plurielle sur le territoire ligérien donne lieu aujourd'hui à l'émergence de nombreux savoir-faire et de pratiques individuelles fortes qui s'affirment par des logiques d'expressions autonomes, souvent expérimentales. La pluridisciplinarité des approches allant du design à l'exercice du métier d'art, en passant par l'art contemporain, crée des connexions et invente de nouvelles façons de créer, de se raconter et de se rencontrer. Le fil, le point, le pas, le nœud, l'entrelacs, la chaine, la trame, le motif nous ramène à l'idée même du lien. Ils sont chaque fois l'unité qui permet d'élaborer, de construire, de structurer, d'organiser, de lier.

Cette démarche ramène alors aux gestes inhérents aux métiers du textile, à ceux que l'on cherche à reproduire et à se transmettre de génération en génération, les gestes que l'on délivre de l'empoussièrement, ceux que l'on affranchit de l'histoire, et enfin, tous les gestes et toutes les postures que l'on invente pour bâtir l'avenir.

Les Amis du musée seront prochainement invités à découvrir les ateliers de ces artistes textiles.



www.silkinlyon.com/animations/lo-par-le-collectif-fil-utile/

Hélène Jospé

Peintre textile -
www.helenejospe.net

« Formée aux Beaux-Arts de Saint-Étienne où je vis, mon parcours artistique se situe autour du textile entre art et métiers d'art.
J'ai travaillé 10 ans à l'Opéra de Lyon comme assistante du directeur de la décoration, enseigné au lycée des métiers de la mode Adrien Testud, organisé et participé (à) des projets textiles au Maroc, Sahara algérien, Syrie, Japon, etc.
Je suis peintre textile utilisant le savoir-faire du « peint-main» à la lyonnaise associé au Batik par réserve de cire d'abeille.
Mon atelier se situe face au bord de la Loire (km 80). Fascinée par ce paysage changeant et toujours en mouvement, je le peins au fil des saisons sur des rouleaux de différentes soies.



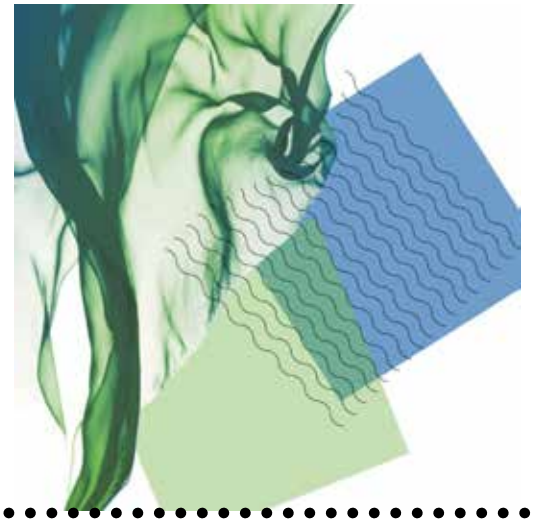
photo Philippe Hervouet



EXPOSITION

L'Ô par le Collectif FU
L'Ô, comme :
CÔme, invité d'honneur de cette édition
Comme la LOire, RhÔne... les fleuves qui coulent dans notre région
par le Collectif FU - Fil Utile

Dans le cadre de **Silk in Lyon**, le collectif FU propose 10 œuvres individuelles réalisées par 10 membres du collectif FU réunis par un thème et quelques règles de jeu autour de la thématique de l'eau.
Du 17 au 20 novembre au Palais de la Bourse, Palier Lumière.



Blandine Goin

« Architecte de formation, la création et la transmission ont été le fil rouge de mon parcours professionnel. Curieuse et passionnée, j'aime relever les défis. J'enseigne les arts appliqués en lycée professionnel depuis 25 ans : un choix pour contribuer à faire découvrir le vaste monde créatif à des jeunes pas forcément sensibilisés. J'ai enseigné en BMA et CAP armurerie pendant 10 ans avant de m'orienter vers les sections vêtement au Lycée des métiers de la Mode Adrien Testud. Chaque année, j'imagine avec les élèves et mes collègues des collections surprenantes en lien avec les structures culturelles comme le musée d'art et d'industrie et des artistes comme Sabine Feliciano, Hélène Jospé, Claudie Linchet... qui nous font progresser grâce à leur savoir-faire précieux. En parallèle de mon métier d'enseignante, j'aime créer des bijoux, des accessoires présentés à l'atelier boutique « Chezlesvoisines » 30 rue Pointe Cadet à Saint-Etienne.

COLLECTIF FU

Sabine Feliciano

Crochet et art textile
www.sabinefeliciano.com

« Je suis née à Paris, mais je vis et travaille à Saint-Etienne. L'attrait du textile a toujours été présent, mais d'autres choix se sont présentés. Trois ans d'école de commerce pour me diriger vers une école d'art et de communication visuelle à Paris. Deux années dans un studio de tendance puis quinze ans de direction artistique en publicité, éditions et livres d'art. Graphiste de formation, je travaille en indépendante, ne pouvant dissocier cette passion à mon envoûtement textile. Depuis plus de 10 ans, de belles rencontres ont ponctué mon parcours textile. D'exposition en collaboration, je partage d'autres techniques avec différents univers et savoir-faire ouvrant le champ des possibles.



Costanza Matteucci

Graphiste

« Graphiste de formation et de pratique, depuis une dizaine d'années je côtoie de près les musées, réalisant la signalétique pour les expositions temporaires ou les parcours permanents. Musées de sciences, Beaux-Arts, ou société il n'y a pour moi pas de différence, l'essentiel étant de raconter et de transmettre pour que toujours plus de personnes puissent apprécier une visite sans réticences et apriori. Stéphanoise par choix depuis quelques années, j'aime la sobriété de cette ville, son histoire industrielle et industrieuse. C'est ainsi que tout naturellement mon intérêt pour le fil et les tissus a trouvé compagnonnage dans l'énergie et la pluralité du Collectif FU, qui n'aurait pu voir le jour qu'ici.



LES PARTENAIRES DE L'ASSOCIATION DES AMIS

NEYRET TISSEUR D'INNOVATION · THUASNE · SERAM · SIGVARIS GROUP · BÉLINAC · satab · Julien Faure · SamuelRoche sangles techniques · Santex · V.LOUISON & cie · LeMaitre VASCULAR · effet · AJ Biais · Berthéas · GIBAUD TISSEURS DE SOIN · LR Lohmann & Rauscher

info Musée

2 pl. Louis Comte
42000 Saint-Étienne
Tél. : 04 77 49 73 00
www.mai.saint-etienne.fr
Ouverture du mardi au dimanche
10 h – 18 h
Gratuit le premier dimanche du mois

les amis du **MUSÉE D'ART** et **D'INDUSTRIE** de Saint-Étienne

Sommaire

Vie du musée

P.3 | l'exposition temporaire « Saint-Etienne 1780-1856, r/évolutions »

Découverte du musée

P.4 | L'objet du musée

P.5 | Sylvain Bois, responsable de l'unité scientifique et des collections

Vie des Amis

P.6 | Chapuis Armes, une réussite express

P.12 | Le collectif FU

P.13 | 4 artistes textile

Vie du musée

P.8 | Passementiers, les magiciens des rubans

P.10 | Françoise Perrier, 20 ans de musée

Bulletin des amis du Musée d'art et d'industrie

2 pl. Louis Comte -42000 Saint-Étienne
aamai@wanadoo.fr
www.amis-musee-art-industrie.org
siret : 324 293 935 00015
Directeur de la publication : Nicolas Faure

Imprimerie Rizzi :
86 rue Crozet Boussingault
42013 Saint-Étienne - 04 77 80 85 85
Maquette et mise en page :
Katia Chételat
06 222555 76 - www.studio109.com
Crédit photo : Gil Lebois, Amis du MAI, Philippe Hervouet, Chapuis.
Dépôt légal à parution.

Avec le soutien de

Saint-Étienne Ville créative design

Musée d'Art et d'Industrie Saint-Étienne



Réalisation : **Cercle Studio** - Coordination : **Direction de la Communication et du Marketing territorial de la Ville de Saint-Étienne** - © Ville de Saint-Étienne - Achevé d'imprimer : **septembre 2022** - Impression : **Ville de Saint-Étienne.**

unesco
Membre du
Réseau des Villes créatives

UNESCO
Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture

Coalition internationale des villes inclusives et durables – ICCAR

Saint-Étienne
Ville créative design